

Un nuage passa dans l'âme de Cordier en entendant ces paroles ; un peu de rougeur lui monta au visage. Il ouvrit sa tabatière et la referma sans y rien prendre ; puis il se leva, et, après avoir fait le tour du salon d'un air embarrassé, il tira M. Moreau par la manche de son habit.

—Monsieur, lui dit-il en hésitant, je ne pense pas que madame Moreau, qui est la bonté même, ait envie de se moquer d'un homme qui lui est tout dévoué. Ce n'est d'ailleurs qu'une plaisanterie fort innocente...

—Qu'avez-vous, mon cher ami ? répondit l'architecte du roi ; je ne vous comprends pas.

—C'est, reprit l'abbé, que je n'ai en effet qu'une chemise, et qu'encore elle est à la lessive, comme dans la chanson.

—Soyez assuré, dit M. Moreau que ma femme n'y entendait pas malice, et qu'elle ne sait pas si vous manquez de chemises. Votre veste est boutonnée jusqu'au rabat, et pour ma part, je vous trouve fort bien vêtu. Cependant je dirai à ma femme de prendre garde une autre fois à ce qu'elle chantera.

L'abbé pressa la main de M. Moreau et s'en alla chez le directeur de l'Opéra. Il le trouva en conférence avec mademoiselle Doligny de la Comédie-Française, qui venait solliciter un spectacle à son profit. Cette jeune actrice, qui jouait admirablement les ingénues, était fort aimée du public ; mais la jalousie de ses camarades lui donnait beaucoup de soucis, comme il arrive souvent aux gens de talent. On lui enlevait ses rôles sous le prétexte qu'elle avait au-dessus d'elle des chefs d'emplois. Dans la soirée à son bénéfice, ses amies voulaient qu'elle jouât sur la scène de l'Académie, la pastorale d'*Enfances de feu Fontenelle*. M. Berton élevait des difficultés ; cependant il céda enfin, grâce aux instances de Cordier, qui pria en faveur de mademoiselle Doligny. Sans être fort jolie, cette jeune actrice avait une figure intéressante, un son de voix qui allait au cœur, de la gaieté, quelque chose dans les manières qui charmait à la première vue. Cette aimable fille remercia Cordier d'avoir intercédé pour elle, et y mit tant de grâce, que l'abbé en devint tout rouge de plaisir. Mademoiselle Doligny savait par les bruits de coulisses qu'il était homme de bon conseil, et comme elle avait besoin d'être un peu soutenue au milieu de ses ennemis, elle désira qu'il vint aux répétitions. Elle l'invita même à être dans sa loge le jour du spectacle à son profit, afin de la secourir au moment de sa toilette, s'il lui survenait quelque embarras. Cordier n'eut garde d'y manquer, et bien leur en prit à tous deux.

La jeune actrice avait commandé pour son rôle de Phœbé un croissant avec des pierreries. On n'apporta ce joyau de rigueur qu'une heure avant le lever du rideau, et il se trouva que le cercle

d'or par où il s'attachait aux cheveux était beaucoup trop large pour la coiffure de mademoiselle Doligny. Il n'y avait pourtant pas moyen de joner la lune sans croissant. La pauvre actrice poussait des cris de désespoir, et ses camarades se réjouissaient déjà ; mais Cordier ne perdit pas la tête. — Il était versé dans l'art du serrurier ; il s'arma d'une lime, fit un marteau avec une clé, un étou avec le tiroir d'une table, et se mit à l'ouvrage. — En moins d'un quart d'heure il eut arrangé le cercle d'or et posé lui-même le croissant avec dans la chevelure de la Phœbé.

Mademoiselle Doligny sécha ses pleurs, se regarda bien dans la psyché, s'assura qu'il ne lui manquait plus rien, et se tourna enfin vers notre abbé. Elle était éblouissante de fraîcheur et de jeunesse.

—Embrassez-moi pour votre peine, lui dit-elle, avant que je mette mon rouge ; cela me portera bonheur.

Cordier baisa la belle Phœbé sur les deux joues, et les poisons de l'amour pénétrèrent pour la première fois dans ses veines. On venait de frapper les trois coups ; il regagna sa place à l'orchestre avec un cruel désordre dans l'imagination et un poids affreux sur le cœur, car quelle vraisemblance qu'un garçon pauvre comme lui pût réussir à rien auprès d'une ingénue de la Comédie-Française ? Il ne voulait pas même y songer, et ne rassemblait ses forces que pour chasser bien loin ses pensées.

Cependant mademoiselle Doligny obtint un véritable triomphe. Le parterre applaudit avec enthousiasme. Une pluie de bouquets accompagna la chute du rideau. Notre abbé courut, après le spectacle, à la loge de l'actrice ; mais il trouva la place encombrée par une foule d'amis et de grands seigneurs, qui se pressaient pour offrir les félicitations et les madrigaux. À peine s'il put, en se dressant sur la pointe des pieds, apercevoir la reine de la soirée couchée sur un sofa et enveloppée de fourrures. Il se retira le cœur fort serré, quand une femme de chambre le saisit par le bras comme il traversait le vestibule, et lui mit un billet dans la main.

« Mon cher ami, lui disait-on, votre baiser m'a porté bonheur, comme je m'y attendais. Venez demain déjeuner avec moi sur les dix heures du matin. Les sots et les complimenteurs n'entre-ront qu'à midi.

« J. DOLIGNY. »

—Grand Dieu ! s'écriait Cordier en bondissant au milieu des rues, elle m'accorde deux heures de tête-à-tête ! Que vais-je lui dire ? Comment lui cacher mon amour ?

La crainte et l'espérance allaient et venaient dans l'âme du jeune homme. Lorsqu'il fut rentré